

avaient des plaques de marbre ou d'autres pièces de valeur.

Dans la langue archéologique, les tombeaux qui nous occupent s'appellent loculi. Quoique ce nom ne soit pas exclusivement chrétien et que les païens l'aient employé dans leurs sépultures, il y avait cependant une différence dans le mode d'emploi ; ceux-ci l'abrégeaient seulement sur une excavation qui contenait une urne cinéraire ; les chrétiens l'écrivaient en toutes lettres sur des tombeaux où reposaient des corps entiers. Ils eurent toujours horreur du système de crémation des anciens ; ils détestaient bien davantage encore ces horribles sépultures communes où les païens jetaient pêle-mêle avec les cadavres d'animaux immondes, dans des *puticuli* (1), les cadavres des pauvres et des inconnus.

Les premiers chrétiens avaient une autre raison dans l'emploi de ce nom, pour désigner leurs tombeaux. Ce mot nous paraît, en effet, d'origine biblique ; bien que dans la Vulgate il s'applique spécialement au cercueil, comme par exemple pour l'Ancien Testament, à la caisse où fut renfermée le corps de Joseph : *Repositus est in loculo* ; (Gen. 50. 25.) et pour le nouveau cercueil du fils de la veuve de Naïm : *Tetigit loculum Jesu*. (Luc, VII, 4.)

Les épitaphes furent d'abord très simples. L'humilité de la foi nouvelle et le dogme de la résurrection de la chair donnaient aux chrétiens des idées plus sérieuses et plus vraies sur cet épisode de la vie humaine, où l'âme se sépare momentanément de son corps. Sachant que cette séparation n'est qu'une épreuve, où notre chair humiliée expie dans la poussière du tombeau les fautes dont elle a été complice, ils ne tracèrent d'abord sur le tombeau que des signes d'espérance et de paix, l'Ancre, symbole de la première, et qui figure aussi l'image déguisée de la croix, un rameau d'olivier, une colombe, furent les premières épitaphes.

On écrivit plus tard les mots *in pace* (ou paix), ensuite le nom du défunt auquel on joignit peu à peu son éloge. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici quelques uns de nos souvenirs :

SAXONIA IN PACE BENE MERENTI IN DOMO AETERNA DEI.

A Saxonie, qui repose en paix pleine de mérites dans la maison éternelle de Dieu.

OCTAVIA MATRONA DEI.

A Octavie, matrone, veuve de Dieu.

(1) Puticuli.—Fosses communes où l'on jetait les cadavres des esclaves et des gens misérables qui ne pouvaient faire la dépense d'une tombe ou d'un bûcher. Originellement, elles étaient sur l'Esquillia ; Auguste les en fit disparaître dans l'intérêt de la salubrité publique.

RICK.—*Dict. des Antiquités Romaines.*

FAUSTINA DULCIS BIBAS IN DEO.

Douce Faustina, vivez en Dieu.

PAX TECVM URANIA.

Que la paix soit avec vous, ô Uranie.

D. P. LVCIFERÆ COIVGI DVLCIS-SIME OMNEM DVLCITVDINEM

*cum luctum maxime marito reliquisset, meruit titulum inscribi ut quisque de fratribus legerit, roget Deum ut sancto et innocente spirito ul Deum suscipiatur.*

A Lucifera, épouse d'une grande douleur. Ayant occasionné par sa mort, un grand deuil à son mari, elle a mérité cette inscription, afin que tous ceux de ses frères qui la liront prient Dieu de recevoir cette amie sainte et innocente.

ZHCAIC ENKw KAI.

Vis dans le Seigneur.

EPwTA YnEPHMwN.

Prie pour nous.

Comme on le voit, l'éloge des morts dans les Catacombes n'était autre que le souvenir d'une vertu chrétienne, la douceur, la chasteté, la charité ; tous les souhaits des parents et des amis étaient que leur bien-aimé défunt reposât dans le sein de Dieu et attendit en paix le dernier réveil. Telle était l'œuvre du christianisme en naissant, retirer l'homme de lui-même durant sa vie, par la pratique des vertus réelles et solides comme l'humilité, le mépris de soi, l'amour du prochain, le donner à Dieu après sa mort par le respect de ses restes mortels et les bénédictions de sa tombe. Son œuvre, comme celle des siècles, ne finira qu'avec eux. Tant qu'il existera un homme, il y aura un être à retirer de lui-même et à donner à Dieu pendant sa vie et après sa mort ; et ce manquement d'une créature raisonnable appartient au christianisme qui aura donc pour terme la fin de l'humanité.

À l'époque dont nous parlons, le paganisme couvrait le monde, mais son astre déclinait et lui-même touchait à sa fin. Il avait tellement retiré l'homme de Dieu qu'il avait rendu le pauvre incrédule, ou du moins défiant ; le riche, athée, le philosophe sceptique ; il avait tellement donné l'homme à l'homme que les plus viles créatures, des tyrans odieux, d'infâmes courtisanes, avaient au Sénat, l'apothéose, au Forum, des temples et des prêtres. Le paganisme ne pouvant mener plus loin l'humanité, le christianisme la prit alors, la ramena doucement vers son point de départ, et c'est dans les Catacombes que nous trouvons les progrès de l'esprit nouveau.

Beaucoup de ces plaques avec leurs inscriptions sont encore dans leur état primitif, et c'est là qu'on peut les observer at-

tentivement pour en connaître les détails. Mais le temps, les barbares qui croyaient y découvrir des trésors, les travaux subséquents des fossoyeurs ont fait disparaître des Catacombes ou les ont détruites, la plupart de ces pierres funéraires. En sorte que le visiteur se trouve souvent entre deux rangées de squelettes, bien conservés, que le plus léger mouvement fait tomber en poussière. Mais ce qui, ailleurs, vous repousse ou vous effraie dans les rêves n'inspire ici ni répugnance ni dégoût. On regarde avec vénération cette longue file d'ossements déposés là depuis quinze siècles. L'idée que ces restes ont été sanctifiés, le plus grand nombre de martyrs, par des vertus héroïques ou le martyre, jette l'âme dans une douce mélancolie qu'il faut éprouver pour en dire tout le charme.

Deux principes aussi anciens que le christianisme ont dirigé le mode d'enterrement dont il ne paraît pas que les chrétiens se soient écartés dans la primitive Eglise. Le premier est la mise au tombeau du Christ lui-même. Après avoir été enveloppé d'un linceul et embaumé de parfums précieux, il fut placé dans un sépulcre creusé au fond d'une caverne et une pierre scellée au roc ferma l'entrée de son tombeau. Or, comme St. Paul nous le présente souvent pour le modèle de notre résurrection et nous dit que nous avons été ensevelis avec lui dans le baptême, il était naturel que ses disciples désirassent être inhumés comme lui, afin d'être prêts à ressusciter comme lui.

Cette façon d'être conduit en attendant la résurrection fut la seconde pensée qui amena la formation de ce genre de cimetière. Chaque expression employée relativement à ces lieux de repos sert à l'indiquer. Le mot *enterrer* ne se trouve pas dans les inscriptions chrétiennes. Déposé en paix, la déposition de... telles sont les expressions usitées. Le nom même de cimetière éveille l'idée que ce n'est autre chose qu'un endroit où reposent beaucoup de gens comme dans un dortoir. Voilà pourquoi le tombeau ne s'appelle que la place, ou mieux l'étroite demeure de ceux qui sont décédés en Jésus-Christ. *Locus, loculi.*

CH. BORNEIL.

(A continuer.)

Rome, 2 janvier 1882.

PENSEES.

Rien ne pénètre aussi doucement et aussi profondément dans l'âme que l'influence de l'exemple.

La vertu est une incorruptible sentinelle qui croise la baïonnette à nos passions lorsqu'elles veulent enjamber la frontière du devoir.